

1er Mai, Perturbationisme* et Art Urbain : Exemple d'actes de vandalisme et d'institutionisme*.

Par Gilbert Coqalane.

Lundi 1 Mai 2023 00h52.

Le 1er mai est une date particulière pour moi, comme tous les travailleurs.euses à la maison ou au travail en ce jour férié, pour l'histoire et la mémoire de ce jour, pour la manifestation de tout à l'heure mais aussi et surtout dans mes souvenirs, d'enfant, d'adolescent, et désormais dans le présent en tant qu'artiste invisible et urbain et j'espère à l'avenir pouvoir encore plus lier les deux. .

Depuis quelques mois, je développe un protocole pour récolter les premières traces d'inscriptions vernaculaires de 0 à 18 ans chez les artistes urbains, artistes mais aussi vers d'autres personnes éloignées de ce milieu. Le protocole que j'applique en ce moment en premier à moi même, je vais le publier prochainement, nous verrons si à l'avenir ce protocole prototype se diffuse à d'autres personnes.

J'écris ce texte protocole de temps en temps, les perturbations actuelles m'obligent à prioriser.

Dans ce texte, il y a le 1 mai.

Cette date est marquée en moi comme faisant partie intégrante de ma culture et de mon art urbain.

Enfant et adolescent, je vivais avec ma mère dans le Marne à Bazancourt exactement.

Bazancourt est une ville usine à la campagne à 20 minutes de Reims, de 2000 habitants. Le village est le plus grand site seveso de France, donc le nombre d'usines est conséquent et dessine les paysages et les modes de vie.

Soit tu pars, soit tu travailles à la sucrerie, voici la dualité qui se profile le plus, un grand nombre d'amies y travaillent, à différents postes de la sucrerie, je suis à Nancy. Je profite de ce texte pour vous embrasser et comme vous allez le constater essayer de défendre nos souvenirs, nos vies et pourquoi pas notre futur.

Tous les ans, chaque nuit entre le 30 avril et le premier mai, dans Bazancourt et quelques villages aux alentours (Asfeld, Warmeriville, Isles sur suippes), soit un petit espace géographique, se jouait une scène unique, où perdurait une tradition, un évènement culturel, spontané, festif, irrévérencieux, illégal.

Cette scène sans budget, sans institutions, où sont nées des amitiés, des couples, des courses poursuites, des rires, des pleurs, des peurs, des visions dans la réalité que je ne pourrai jamais ôter de ma tête, des réelles cicatrices parfois et un nombre incalculable de grillages pliés.

Nous étions chaque année des dizaines de jeunes à chaque génération, depuis des décennies.

Nous étions équipés, organisés et imprévisibles à la fois.

La nuit tombée, on dérive dans les rues, on pénètre dans les jardins, propriétés, vergers, partout où potentiellement nous pouvions emporter quelque chose.

Pot de fleurs, bancs, ballon, nain de jardin, palette de parpaings, paillason, chaussures, barbecue, volets, vélo, tout ce qui était possible et plus c'était drôle, improbable ou difficile plus il fallait le prendre.

On faisait des allers retours entre le lieu de la prise et la place de la mairie, dès que nos mains étaient pleines.

La place de la mairie était le lieu de dépôt du butin de tout le village.

L'estafette de la gendarmerie était à la fois présente et distante.

On jouait au chat et à la souris.

Le lendemain matin, au moment où on allait tous et toutes au lit, le village se réveillait, constatait les manques, les casses parfois (désolé, c'était des accidents)(par contre vos pièges étaient dangereux), et les dépossédés de la propriété allaient à la place de la mairie récupérer leurs biens.

C'était ancré dans nos vies, les anciens vivaient tout, les plus jeunes rentraient tout dans le garage, il y avait à éviter " les carabines", nous étions des renards qui faisaient le tour des poulaillers à la recherche de la moindre faille du propriétaire.

Certaines années ont été aussi " les arrosées ", j'ai le souvenir de ma mère constatant la vieille Ford fiesta rouge de mon père sur le toit.

Certaines années, on avait la flemme ou on n'aimait pas les leaders des différents groupes mais nous entendions toujours à Unico " *ha oui, demain, c'est 1er, faut je pense à rentrer* ".

Des scènes avaient lieu le lendemain matin à la place de la mairie, où les habitants se battaient pour la reconnaissance de propriété de certains objets, les mieux organisés avaient des photos ou des factures des objets.

Des légendes urbaines sont forcément nées, de réels vols le matin et des anecdotes, des discussions ronflantes sur la jeunesse, des dizaines d'histoires comme celle de ce mur de parpaings dressé rue de l'église (bigup) (désolé) .

Au fur et à mesure, sans forcément connaître d'évènements précis ou constater une augmentation du phénomène qui aurait pu favoriser la répression, le besoin de calme a fait agir les institutions, la mairie, la gendarmerie, la presse.

Les effectifs de la gendarmerie ont augmenté, les risques judiciaires sont devenus réels, les jeunes du 1er mai se sont transformés en délinquants dans la presse et ensuite dans les esprits.

En même temps, la génération était au bout de son cycle et nous n'avons pas eu la force ou l'envie de transmettre, on conceptualisait ce que nous faisions, on vivait, on pensait sûrement que ça continuerait naturellement comme ce fut le cas pour nous avec la génération précédente, mais notre génération a bougé, la génération s'est posée, les lotissements ont fleuri.

Désormais, sauf erreur de ma part que j'espère de tout mon cœur comme on découvre la présence d'un animal invisible depuis des décennies, il est à noter que cette tradition urbaine a disparu.

Depuis quelque temps, j'essaie de collecter, d'archiver, de fouiller, d'enregistrer, de retrouver l'origine, j'en parle avec des ami.es du secteur.

C'est unique, mais depuis j'ai trouvé tout de même quelques pistes de similitudes d'évènements dans deux très petits cantons, un dans le sud ouest de la France et un autre en Roumanie.

D'ailleurs, n'hésitez pas si vous êtes du secteur de Bazancourt (photos, anecdotes, souvenirs, dates, presse) ou ayant une connaissance également ailleurs ou si ce texte vous évoque quelque chose qui pourrait faire sérendipité : gilbertcoqalane@gmail.com.

Cette expérience personnelle, sociétale et locale , je l'inclus dans le protocole de mes inscriptions vernaculaires de 0 à 18 ans avant d'être artiste donc j'en parle également aujourd'hui dans ma définition de l'art urbain que je défends aussi bien dans l'exercice de mon art que dans mes interactions avec le milieu.

Cet historique alimente également ma vision de l'art invisuel et agit sur les perturbations.

J'essaie de retrouver des formes dans mes origines et de faire ressurgir celles des autres afin de pouvoir élargir le spectre et la définition de l'art urbain.

À l'avenir, je vais me mettre en action, d'ailleurs commencerai-je avec ce texte ? Actions pour relancer la tradition et proposer une coopération du mouvement tant cette tradition *hyperlocale* ou *microart* est perturbationniste.

Pour revenir au titre, au sujet et à la finalité de ce texte, et après avoir récemment théorisé et nommé l'acte d'institutionisme face à l'acte de vandalisme, de dénoncer la sélection et l'exclusion dans l'art, de dénoncer la sélection et de l'exclusion de certains corps, culture, territoire, langues, pratiques, récemment dans la conférence *Perturbationisme et Art Urbain : Épreuve des contradictions personnelles, sociétales et institutionnelles* (Lien : <https://www.youtube.com/watch?v=cTjDhaP5ljQ&t=1834s>) il était important de donner un exemple personnel d'acte d'institutionisme.

Je n'emmènerai pas notre 1er mai dans un musée tant nous avons été volontairement effacé par les institutions culturelles et politiques mais je vais dénoncer l'acte d'institutionisme de ces institutions et je vais espérer voir des jeunes courir et rire de nouveau. Je vais courir aussi. Au travail.

Bon premier mai.